

*Bogusław Leśnodorski*

## LES PARTAGES DE LA POLOGNE

(Analyse des causes et essai d'une théorie)

Le XVIII<sup>e</sup> siècle fut pour la Pologne une période cruciale. Elle marque, en effet, la perte de l'indépendance nationale et la fin de ce qu'on a appelé «la République des Nobles». Mais, simultanément, en ce même XVIII<sup>e</sup> siècle, on voit s'élaborer les prémices d'une véritable renaissance nationale. Ces deux phénomènes: de récession et de progrès, se sont violemment heurtés, mais n'en ont pas moins coexisté. En outre, si les partages sont intervenus à des dates fixes et dans des cadres bien définis, les débuts de la décadence remontent bien plus haut que les années 1772, 1793 et 1795 et il faut en chercher les causes dès le XVII<sup>e</sup> siècle. Or, le processus d'un renouveau général s'est effectué en dépit des partages et de la tragédie nationale ce qui a permis à Jean Fabre de constater que: «La philosophie des Lumières avait marqué profondément la Pologne en permettant à un vieil État condamné à disparaître, de se donner les moyens de survivre et de renaître en tant que nation»<sup>1</sup>. Or, cette constatation qui concerne la philosophie, les belles lettres, l'enseignement — peut fort bien être appliquée à d'autres domaines. Il est vrai que les partages ont sensiblement retardé l'établissement d'un nouvel état de choses économique et social sur le territoire de la Pologne. Ainsi l'affranchissement des paysans, dont l'importance fut fondamentale, ne se fit qu'au XIX<sup>e</sup> siècle et cela à des époques différentes pour chacune des trois parties annexées. Mais, dès les années quarante du XVIII<sup>e</sup> siècle, on voit apparaître graduellement les éléments inhérents à la formation d'une nation moderne. Et c'est bien ce qui marque la contribution essentielle du Siècle des Lumières à l'histoire de la Pologne pareille en cela aux autres pays de l'Europe.

Lorsqu'on considère le cas de la Pologne à l'échelle de l'histoire européenne, on ne peut manquer d'être frappé par son originalité. On avait vu déjà en Eu-

---

<sup>1</sup> J. Fabre, *Adam Mickiewicz et le romantisme européen*, dans: *Adam Mickiewicz 1798—1855. Hommage de l'UNESCO à l'occasion du centième anniversaire de sa mort*, Paris 1955.

rope des cas d'annexion et même de démembrement avant et pendant le XVIII<sup>e</sup> siècle. Les débuts du siècle avaient vu un démembrement partiel des possessions espagnoles et suédoises, plus tard le territoire de la Turquie s'était effrité. Des combinaisons politiques comprenant des annexions, des échanges de territoire avaient frappé non seulement les petites principautés d'Allemagne ou d'Italie, mais également les possessions de l'Autriche qui s'était vue — après une guerre malheureuse — enlever la Silésie au profit de la Prusse. Mais les conséquences du premier partage de la Pologne en 1772 avaient déjà engendré des perturbations beaucoup plus graves et d'un ordre absolument différent. Car les opérations de démembrement pratiquées sur les possessions de la Turquie, de l'Espagne ou de la Suède n'avaient jamais entamé les corps ethniques de celles-ci. Or, dans le cas de la Pologne, le tronc ethnique du territoire national avait été bel et bien entamé et cela très profondément, en particulier par la Prusse et l'Autriche.

Il semble que les causes premières d'un tel état de choses doivent susciter l'intérêt des historiens. Ceci n'est pas seulement une question d'ailleurs très importante, de sources nouvelles puisque, comme on le sait, l'histoire ne découle pas directement des sources, mais selon le dire des Français «elle se fait avec des documents»<sup>2</sup>. Un rôle décisif semble être dévolu aujourd'hui à l'application de méthodes et de moyens de recherches nouveaux et capables d'élargir sensiblement notre rayon d'action.

Beaucoup d'historiens polonais et étrangers ont analysé les causes qui ont mené à la perte de l'indépendance polonaise<sup>3</sup>. Mais tout n'a pas été dit — loin de là.

Tout d'abord au XIX<sup>e</sup> siècle on se demandait surtout si la catastrophe survenue à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avait été provoquée par des «causes intérieures», ou bien — par des «facteurs extérieurs». On parlait du passé, on pensait aussi à l'avenir. Et ici il nous faut remonter à Michał Bobrzyński, auteur bien connu d'une *Histoire de Pologne*, abondamment lue encore de nos jours, quoique

<sup>2</sup> Une des pensées maîtresses du recueil: *L'histoire et ses méthodes*, sous la direction de Charles Samaran, dans: *Encyclopédie de la Pléiade*, Paris 1961.

<sup>3</sup> Un exemple «classique» en son genre nous est fourni par la collection des communications et des conférences faites en 1917 à l'Université de Cracovie et publiées en 1918 sous le titre *Causes de la chute de l'État polonais*. Ceci nous conduit à la question si souvent discutée mais mal posée généralement, puisqu'on la considère d'une façon unilatérale, la question d'une interprétation soit pessimiste, soit optimiste de l'histoire de la Pologne et de ses relations avec l'histoire mondiale. Voir, entre autres, W. Sobieski, *Pesymizm i optymizm w historiografii polskiej* [*Pessimisme et optimisme dans l'historiographie polonaise*], dans: *Studia historyczne* [Études historiques], Lwów 1919; I. Chrzanowski, *Poglądy na przyczyny upadku Polski a chwila bieżąca* [*Opinions sur les causes de la perte de l'indépendance de la Pologne et l'heure présente*], «Rok Polski», 1918, n° 1; S. Zakrzewski, *Historiografia polska wobec wskrzeszenia państwa* [*L'historiographie polonaise devant la resurrection de l'État polonais*], «Kwartalnik Historyczny», vol. XXXVII, 1923; O. Górka, *Optymizm i pesymizm w historiografii polskiej* [*Optimisme et pessimisme dans l'historiographie polonaise*], dans: *Pamiętnik VI Zjazdu Historyków Polskich* [Mémorial du VI<sup>e</sup> Congrès des Historiens Polonais], vol. I, Warszawa 1935.

sa première édition ait été publiée en 1877. Cet historien de talent et homme politique conservateur de Galicie, y avait émis l'opinion que «ce ne sont ni les frontières trop ouvertes, ni les voisins, mais bien l'anarchie intérieure qui a causé la perte de notre souveraineté nationale et politique»<sup>4</sup>. Cette opinion concordait avec nombre de jugements proférés par les auteurs étrangers dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Ces jugements contenaient évidemment une bonne part de l'amère vérité, mais gardons-nous d'oublier qu'ils étaient pour la plupart soigneusement maintenus et même inspirés — tels ceux de Voltaire — par les cours de Potsdam et de Saint-Pétersbourg. Ajoutons que l'historiographie officielle allemande et russe avait toujours essayé de justifier par la thèse de «l'anarchie polonaise» les annexions de notre territoire faites par les tsars et les rois de Prusse. Bobrzyński désirait mettre en valeur le rôle de l'état soumis à une autorité forte. Il s'agissait également pour ce conservateur de fournir des arguments valables pour la politique actuelle de son parti, telle qu'elle se dessinait à la fin du XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Il est curieux de constater qu'un autre historien des institutions, agissant aussi en Galicie, Oswald Balzer, ait adopté une position diamétralement opposée. D'après lui, «l'opinion suivant laquelle la cause profonde de la perte de l'indépendance, étant due à la carence de nos institutions politiques, s'est avérée fautive»<sup>5</sup>. Balzer essayait d'étoffer ses affirmations par des comparaisons entre les institutions polonaises et celles des autres pays. Malheureusement, ce grand savant, une fois sorti du Moyen Âge, sa spécialité, aventuré en plein Grand Siècle, cessa d'appliquer sa méthode des comparaisons avec suffisamment de rigueur. Au lieu de confronter la totalité des institutions de part et d'autre, il ne fit que comparer entre eux des fragments pris un peu au hasard. Il en tira la conclusion que les institutions polonaises, si criticables fussent-elles, n'étaient pas, pour autant, uniques et avaient leur équivalent dans un tel ou tel pays. Il en concluait allègrement que «le facteur décisif de la perte de notre indépendance, la cause profonde et véritables des partages avait été la rapacité des voisins qui s'étaient ligués contre la Pologne avec des forces auxquelles notre pays n'avait pu résister».

Une opinion semblable avait été également émise à l'égard de l'histoire politique par un de nos éminents historiens, Szymon Askenazy, spécialiste de l'époque napoléonienne. Il analysa la question plus profondément peut-être que les deux historiens cités précédemment, mais sans prétendre à trouver une seule cause fondamentale et unique<sup>6</sup>. Il n'en a pas moins avancé la thèse «d'une cause

<sup>4</sup> M. Bobrzyński, *Dzieje Polski w zarysie* [Esquisse d'une histoire de la Pologne], vol. I—II, 1927.

<sup>5</sup> O. Balzer, *Z zagadnień ustrojowych Polski* [Problèmes institutionnels de la Pologne], dans: *Studia nad historią prawa polskiego* [Études sur l'histoire du droit polonais], vol. VI, fasc. 2, Lwów 1915.

<sup>6</sup> Voir l'introduction d'Askenazy à la nouvelle édition de l'ouvrage de J. I. Kraszewski, *Polska w czasie trzech rozbiorów* [La Pologne au temps des trois partages], Warszawa 1902; S. As-

première», c'est-à-dire une politique de conquêtes et d'annexions qui, à l'égard de la Pologne, s'était manifestée au XVIII<sup>e</sup> siècle avec une acuité particulière dans le cadre de la situation internationale. En ceci Askenazy n'avait pas tort, puisque, nous le savons, la politique des puissances au XVIII<sup>e</sup> siècle était souvent foncièrement malhonnête et la force primait habituellement le droit. Remarquons ici que, préoccupé plus spécialement de l'aspect moral de la question, Askenazy a négligé les facteurs intérieurs qui avaient poussé ces puissances à une expansion agressive.

Ces deux opinions extrêmes: celle de Bobrzyński, dite «pessimiste», et celle de Balzer et d'Askenazy, considérée comme «optimiste», eurent et continuent à avoir des partisans nombreux et zélés. Le public s'est plutôt rallié à la seconde, qui a non seulement le mérite d'être plus sympathique, mais encore de ménager les susceptibilités nationales. Or, aucune de ces deux attitudes ne résout le problème. Car il nous faut, en tous cas, prendre en considération aussi bien la simultanéité des différents éléments «intérieurs» que la balance des forces dans la situation internationale. Et ceci dans un cadre suffisamment vaste et au cours d'une période de temps assez longue.

Cette nécessité a été déjà exprimée d'une façon très claire, il y a plus d'un siècle, par Joachim Lelewel<sup>7</sup>.

L'interdépendance des facteurs «intérieurs» et «extérieurs» a été soulignée par Lelewel dans son parallèle entre l'histoire de la Pologne et celle de l'empire espagnol. Rappelons que l'absolutisme royal en Espagne et la démocratie nobiliaire en Pologne étaient des régimes totalement différents du point de vue politique. Malgré cela, Lelewel a su découvrir toute une série d'analogies frappantes dans les premières phases du développement de ces deux pays et également au moment de leur déclin. Il en concluait qu'on ne devait point séparer ces deux éléments d'un même problème. Il disait aussi: «L'historien de nos jours» — c'était écrit en 1820 et traduit en français en 1833 — «embrasse une multitude de causes, tant immédiates qu'éloignées, mais sans cesse agissantes, et un espace plus étendu

---

kenazy, *Wczasy historyczne* [*Vacances historiques*], vol. II, et l'idée qui sert de fil conducteur dans toutes les oeuvres de cet historien.

<sup>7</sup> J. Lelewel, *Histoire de Pologne*, traduction française par E. Rykaczewski, vol. I—II, Paris—Lille 1844, de même que l'intéressante dissertation, *Parallèle historique entre l'Espagne et la Pologne au XVI<sup>e</sup>—XVIII<sup>e</sup> siècle*, trad. française, Paris 1835. On peut constater — détail caractéristique — que le traducteur, Erasme Rykaczewski, philologue distingué et historien de la littérature française, ancien élève de Lelewel à l'Université de Wilno a conféré à sa traduction une précision et une clarté si typique pour la langue française. Ainsi, il a sensiblement modernisé le texte de Lelewel, de sorte que le lecteur d'aujourd'hui lira plus facilement cette traduction que l'original. Cf. également J. Adamus, *O Lelewele parę uwag* [*Quelques observations à propos de Lelewel*], dans: *Księga pamiątkowa ku czci L. Pinińskiego* [*L'hommage à la mémoire de L. Piniński*], vol. I, Lwów 1936. Cf. aussi le dernier livre de ce savant mort prématurément *Monarchizm i republikanizm w syntezie dziejów Polski* [*L'élément monarchique et l'élément républicain dans la synthèse de l'histoire de Pologne*], Łódź 1961.

de temps et de lieux [...] Il doit non seulement s'attacher aux actions isolées des hommes, mais encore chercher à les déterminer par le concours des circonstances générales et de longue durée [...]

Ces problèmes, tels qu'ils étaient posés notamment par les travaux de Lelewel, ont attiré l'attention de Marx et d'Engels<sup>8</sup>. Tous les deux s'intéressaient vivement, comme on le sait, au sort de la Pologne. Or, on peut constater que leur opinion sur l'interdépendance des causes intérieures et extérieures des partages de notre pays, se basait précisément sur l'*Histoire de Pologne* de Lelewel et quelques autres travaux polonais et entre autre une oeuvre collective des patriotes polonais: Kollątaj, Potocki, Dmochowski, publiée en 1792. Marx et Engels l'ont connue dans la traduction allemande de l'époque, *Vom Entstehung und Untergang der polnischen Konstitution*<sup>9</sup>.

Venons-en maintenant à l'époque où la Pologne ressuscitait des décombres de la Première Guerre mondiale et où une recrudescence d'intérêt pour l'époque des partages s'était fortement manifestée. Tadeusz Brzeski, économiste distingué, procédait alors à une analyse de ces opinions si contradictoires en formulant «une théorie des causes de la décadence de la Pologne»<sup>10</sup>. Renonçant à opposer les causes «intérieures» aux causes «extérieures», il concentra son attention sur l'analyse de la structure sociale de la Pologne du XVIII<sup>e</sup> s., ainsi que sur la psychologie sociale. Même en admettant que Brzeski ait exagéré l'importance de l'élément idéologique et psychologique — élément qui d'ailleurs n'est pas négligeable — il faut reconnaître la justesse de la distinction faite par l'auteur entre l'histoire politique traditionnelle et l'histoire sociale au sens large du mot. Cependant les théories de Brzeski passèrent presque inaperçues à l'époque.

Jan Rutkowski, créateur d'un nouveau courant dans l'histoire économique en Pologne, est venu, quelque temps après, ajouter à la liste des causes des démembrements de la Pologne, celle de sa faiblesse économique. En effet, malgré les réformes tentées dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'économie polonaise était bien en retard sur celle de ses voisins. Un essai de Rutkowski sur ce sujet avait été publié en 1932 par «La Revue d'Histoire Moderne»<sup>11</sup>. Les phénomènes économiques, les institutions politiques, «le niveau moral de classe dirigeante» et la rapacité des voisins intervenaient d'une façon sensiblement égale.

Après la Deuxième Guerre mondiale, dans des conditions scientifiques tout à fait différentes, on vit par deux fois rebondir la discussion. D'abord en 1947,

<sup>8</sup> C. Bobińska, *Marks i Engels a sprawy polskie* [*Marx et Engels en face des problèmes polonais*], Warszawa 1954; *Marks i Engels o Polsce, wybór tekstów* [*Les opinions de Marx et Engels sur la Pologne, choix de textes*], vol. I—II, Warszawa 1960.

<sup>9</sup> Bobińska, *op. cit.*, p. 35 hors-texte.

<sup>10</sup> T. Brzeski, *Teoria przyczyn upadku Polski* [*Théorie des causes de la disparition de l'État polonais*], «Kwartalnik Historyczny», 1918, p. 173 et *passim*.

<sup>11</sup> J. Rutkowski, *Les bases économiques des partages de l'ancienne Pologne*, «Revue d'Histoire Moderne», 1932, p. 363. Cf. du même auteur la traduction française de son essai, *Histoire économique de la Pologne avant les partages*, Paris 1927.

Stefan Kieniewicz, historien du XIX<sup>e</sup> siècle, a eu raison d'attirer notre attention sur la nécessité des recherches non pas seulement sur l'État polonais, mais d'abord et surtout sur la nation et la société. Ce n'est pas tant la lutte pour l'indépendance nationale qui constituait depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle le problème essentiel, conditionnant l'existence même des Polonais, mais bien plutôt l'effort de la transformation du modèle économique et social du pays. C'est là, dans ces transformations sociales qu'on doit pouvoir trouver la réponse aux questions concernant la disparition de la Pologne en tant qu'État de la carte de l'Europe. C'est là également qu'il faut chercher les réponses concernant les problèmes de la survie de la Pologne en tant que nation. L'histoire de l'État, malgré son importance, devient secondaire en face de l'histoire de la société<sup>12</sup>.

Une seconde fois le débat fut repris, ces dernières années, quand s'accrut encore l'intérêt pour les questions de la méthode et des bases théoriques de la recherche<sup>13</sup>. Là encore, parmi les facteurs décisifs qui amenèrent la chute de l'État polonais, on souligna les problèmes économiques et sociaux. Enfin, Marian Małowist a eu le mérite de situer et résoudre le problème en montrant le dualisme de l'Europe au XVII<sup>e</sup> siècle et ses conséquences<sup>14</sup>.

Mais il est temps de présenter d'une façon plus systématique les différents facteurs qui ont joué contre la Pologne dans cette seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle et même auparavant.

\*

Commençons donc par situer géographiquement cette partie de l'Europe qui a vu croître, puis décliner l'État polonais, où un organisme vivant fut proprement dépecé et où, d'autre part, furent tentés des essais de rénovation et de vivification à l'échelle nationale.

Dans un imposant volume, consacré aux problèmes du XVIII<sup>e</sup> siècle et aux «révolutions» qui en transformèrent de nombreux domaines, Roland Mousnier souligne le rôle joué par le territoire: «La Pologne, morceau d'une plaine immense, sans frontières naturelles, ouverte aux invasions, est un État menacé de dispa-

<sup>12</sup> S. Kieniewicz, *Historia narodu czy historia państwa. Dzieje najnowsze* [Histoire d'une nation ou l'histoire d'un État. Histoire contemporaine], vol. I, 1947, p. 373.

<sup>13</sup> On peut suivre les échos intéressants dans l'hebdomadaire «Życie Literackie», 1960. Les historiens comme C. Bobińska, K. Grzybowski, E. Lepszy, B. Leśnodorski, A. Podraza, E. Rostworowski, ont analysé les différents aspects de la question.

<sup>14</sup> M. Małowist, *Z zagadnień popytu na produkty krajów nadbałtyckich w Europie Zachodniej w XVI wieku* [A propos de la demande des produits des pays de la Baltique en Europe occidentale au XVI<sup>e</sup> siècle], «Przegląd Historyczny», 1959, n° 4; du même auteur, *Polska a przewrót cen w Europie w XVI i XVII w.* [La Pologne et la révolution des prix en Europe aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles], «Kwartalnik Historyczny», 1961, n° 2; du même auteur, *Poland, Russia and Western Trade in the 15th and 16th Centuries*, «Past and Present», 1958, n° 13, p. 26; du même auteur *The Economic and Social Development of the Baltic Countries from the Fifteenth to the Seventeenth Centuries*, «The Economic History Review» vol. XII, 1959, n° 2, p. 177 et suiv.

rition. C'est un anachronisme, la survivance de temps disparus [...]»<sup>15</sup>. Il aurait fallu parler plutôt de deux États: le Royaume de Pologne et le Grand Duché de Lithuanie, unis depuis plus de trois siècles. Mais ce n'est que dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle que l'on s'était mis à resserrer les liens institutionnels des deux pays et cela en créant des offices communs et en essayant d'introduire dans les deux pays une politique active et plus ou moins homogène, exigée par l'époque. Ce n'est que vers cette période que le terme de République, désignant les deux pays, reçut pour la première fois le qualificatif national de «polonaise». Le terme de «République polonaise» apparaît dorénavant de plus en plus fréquemment dans les publications et les discours ou dans la langue courante et embrasse les deux pays. Il faudra attendre la Constitution du 3 Mai 1791 pour voir l'abolition du dualisme entre la Pologne et la Lithuanie qui ne devaient plus former, dans l'esprit des auteurs de cette Constitution qu'un seul État unifié. Cependant, même lorsqu'on eut uniformisé l'appareil de l'État et introduit un certain centralisme qui, il faut bien le dire, en était à ses débuts en Pologne et en Lithuanie — on n'avait pas encore réalisé l'unité organique de territoires aussi disparates que ceux qui formaient ces deux pays au XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'ancien État polono-lithuanien, malgré les pertes nombreuses de territoires à l'est, survenues au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle, comptait encore à la veille du premier partage quelque 730 000 kilomètres carrés avec une population d'environ 12 millions d'habitants. Il est exact que ce territoire était dépourvu de frontières naturelles si l'on excepte les Carpates au sud et de maigres portions de la côte de la Baltique au nord. Il y eut au XVI<sup>e</sup> siècle des gens assez orgueilleux pour proclamer que «c'est dans nos bras et dans nos poitrines que résident les défenses de notre pays et point n'est besoin de monts, de fleuves, de castels, de forts et de murs»<sup>16</sup>. Ce bel optimisme nobiliaire qui supposait la domination des conditions naturelles et géographiques par la bravoure et l'esprit de sacrifice, ne devait malheureusement pas suffire aux générations futures.

Ici ouvrons une paranthèse. Il est vrai que depuis la France jusqu'à l'Oural, la grande plaine de l'Europe, qui s'étend au nord des chaînes montagneuses des Alpes et des Carpates, ne présente qu'une différenciation assez minime. Certains courants de géographie et d'histoire, plus ou moins récents, mais plus spécialement d'inspiration allemande, ont souligné le caractère de cette partie de l'Europe avec un peu trop d'exagération et cela pour pouvoir en tirer la conclusion suivante:

<sup>15</sup> R. Mousnier, E. Labrousse, *Le XVIII<sup>e</sup> siècle. Histoire générale des civilisations*, Paris 1953, vol. V, p. 197—198. On peut observer une certaine similitude d'opinion, mais qui dépasse de loin tout déterminisme géographique, dans le livre de Ch. Morazé, *Les bourgeois conquérants au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris 1957. A notre avis, cependant, l'auteur a une tendance assez unilatérale à mettre l'accent sur la division de l'Europe vers 1780 en occidentale et orientale et en tirer des conséquences pleines d'intransigeance.

<sup>16</sup> Cf. les opinions présentées par A. Zajaczkowski dans son livre, *Główne elementy kultury szlacheckiej w Polsce [Éléments principaux de la culture nobiliaire en Pologne]*, Warszawa 1962, oeuvre discutable, mais intéressante du point de vue sociologique.

l'importance territoriale des États situés dans cet espace est conditionnée exclusivement par la force de leur poussée et de leur résistance réciproques. Les principes et les conséquences d'une géo-politique ainsi comprise semblent peu équivoques.

Il serait toutefois douteux de prétendre que la totalité des territoires formant la République de Pologne et de Lithuanie était un tout homogène et doté d'une cohésion intérieure ou encore que tous ces territoires appartenaient à l'Europe occidentale. Mentionnons, en passant, que cette opinion était entre autres celle du géographe polonais, Eugeniusz Romer<sup>17</sup>. A l'époque de la Première Guerre mondiale, celui-ci assurait que l'homogénéité et la cohésion des espaces occupés par les anciens territoires de la Pologne et du Grand Duché de Lithuanie étaient définies par leur position entre la Mer Baltique et la Mer Noire. L'entre-deux-mers, qui se situe là où le continent européen se resserre pour la dernière fois vers l'est, possède une frontière soi-disant «naturelle» qui le sépare de la Russie. Cette frontière entre les terres polonaises, lithuano-biélorussiennes et ukrainiennes qui appartenaient à l'ancienne Pologne et les territoires russes, devait être constituée par la Dvina et le Dniéper avec arguments morphologiques, hydrographiques et climatiques à l'appui. Cette thèse de Romer et de quelques autres géographes avait servi, entre autres, à expliquer la pénétration de l'ancienne Pologne nobiliaire vers l'est. D'après certains historiens et géopoliticiens allemands — l'extrême avance de l'invasion des Varègues, limitée précisément par la Dvina et le Dniéper, devait constituer la frontière naturelle entre l'Europe occidentale et orientale<sup>18</sup>.

Nous pouvons, par contre, faire état d'une autre assertion, valable également pour la Pologne contemporaine quoique à une échelle différente. Il s'agit de la position de ce pays, situé à l'endroit où l'Europe, qui s'avance comme une presqu'île vers l'occident, vient se rattacher au tronc ramassé de l'Eurasie continentale. Cette position géographique confère à la Pologne un caractère bien déterminé et en fait un pays de transit. C'est ce trait principal — déjà relevé jadis par d'autres géographes polonais que E. Romer, comme W. Nałkowski, L. Sawicki et S. Lencewicz<sup>19</sup> — qui a toujours exercé une influence sur notre civilisation. D'autre part, une telle situation géographique, si elle aidait dans

<sup>17</sup> E. Romer, *Przyrodzone podstawy Polski historycznej* [Bases naturelles de la Pologne historique], Lwów 1912; du même auteur, *Problèmes territoriaux de la Pologne*, «Scientia», vol. XXVIII, Bologna 1920; du même auteur, *Poland, The Land and the State*, «Geographical Review», vol. IV, New York 1917, n° 1; Cf. également l'ouvrage du même auteur, *Ziemia i państwo* [La terre et l'État], Lwów 1939.

<sup>18</sup> J. Smoleński, *Przyrodzony obszar Polski i jego granice w świetle nowoczesnych poglądów* [L'espace naturel de la Pologne et ses frontières à la lumière des opinions contemporaines], «Przeгляд Geograficzny», 1926, p. 33.

<sup>19</sup> Un des derniers essais: S. Lencewicz, *Geografia fizyczna Polski* [Géographie physique de la Pologne], rédigé et complété par Jerzy Kondracki, Warszawa 1955, p. 33 et *passim* («La Pologne et l'Europe»).



une certaine mesure à lier les territoires si différents qui formaient la Pologne d'autant, n'en divisait pas moins le pays et favorisait la diversité des éléments de la culture polonaise. C'est sur le cours moyen de la Vistule que passe la zone de démarcation brisant la structure des terres ethniques polonaises. A l'ouest de cette zone se trouvent des territoires dont la géologie, la morphologie et le climat sont variés, mais n'en appartiennent pas moins à l'Europe occidentale, tout comme certaines plantes qu'on y retrouve. A l'est s'étend l'énorme plaine de l'Europe orientale.

Il est hors de doute que ces conditions géo-historiques et la facilité d'établir des voies de communications dans un pays de transit favorisaient les entreprises de colonisation de la noblesse polonaise. Celle-ci, devenue au XIV<sup>e</sup> siècle la classe dirigeante de la nation, va, toujours plus nombreuse, s'établir dans les terres nouvellement conquises de l'est. Mais la cause principale (comme l'a démontré l'économiste T. Brzeski, dans son débat avec le géographe E. Romer)<sup>20</sup>, ne fut pas la géographie, mais la politique. C'est elle qui ouvrait des perspectives économiques et démographiques nouvelles dans ces terres de l'est si pauvrement peuplées. Tous ces grands espaces étaient soumis à une seule force unificatrice, à savoir la culture de la noblesse polonaise qui au cours de quelques siècles de diffusion et de transformation avait fini par englober dans son rayonnement l'ensemble de la classe noble. D'elle venait le sentiment de l'unité qui recouvrait les différences locales, d'elle aussi le maintien des traditions de l'État nobiliaire. Cet aspect du paysage humain polonais pourrait offrir une certaine analogie avec la fameuse théorie du *frontier* américain, et du rôle qu'il aurait joué dans la formation de la civilisation américaine<sup>21</sup>. Mais, si «villes et routes ne sont qu'un seul et même aspect de l'équipement humain de l'espace» (L. Febvre, F. Braudel)<sup>22</sup>, il faut reconnaître que les unes et les autres faisaient défaut. La culture des nobles et la politique des grands seigneurs furent entravées par des éléments avant tout économiques.

L'économie polonaise ne pouvait pas ne pas se ressentir de la diversité des territoires et des différences dans la densité de la population qui diminuait sensiblement à mesure qu'on se dirigeait vers l'est. Ces différences étaient encore rendues plus aiguës par le manque de routes carrossables et l'état lamentable des routes existantes, malgré la facilité relative de leur entretien. Nous savons l'importance des voies de communication dans le développement d'un État moderne. Il est vrai que dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle on tenta de remédier activement à cet état de choses et des relier les différentes régions de

---

<sup>20</sup> T. Brzeski, *Zagadnienie geograficzne Polski (z powodu atlasu Polski prof. Romera)* [Le problème géographique de la Pologne (à propos de l'atlas de la Pologne du prof. Romer)], «Kwartalnik Historyczny», 1917, p. 426.

<sup>21</sup> F. I. Turner, *The Frontier in American History*, New York 1937.

<sup>22</sup> L. Febvre, *La terre et l'évolution humaine*, Paris 1949, p. 384; F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris 1949, p. 240 et suiv., 259 et suiv.

la Pologne et de la Lithuanie au moyen de voies de communication surtout fluviales, mais aussi par des routes. Mais les terres du Grand Duché n'avaient pas de liens économiques bien développés avec le Royaume de Pologne.

En ce qui concerne l'Ukraine et certains territoires du sud-est, il faut signaler ici l'hypothèse (qui n'a pas encore franchi le stade des discussions préliminaires), selon laquelle ces territoires avaient vu s'ouvrir au XVIII<sup>e</sup> siècle des débouchés pour les céréales sur les bords de la Mer Noire après la défaite de la Turquie par les Russes. On vit donc se former sur les terres du sud-est des éléments d'un marché à part, dirigé non pas vers le centre de la Pologne, mais bien vers la Mer Noire. Selon des recherches récentes, il y eut sur les terres peuplées de Polonais, certains éléments d'un marché national qui embrassait non seulement les échanges, mais aussi le marché du travail. Or, ce marché national dominait non seulement les marchés locaux du pays, mais s'étendait au-delà de ses frontières en englobant la Silésie, qui était alors sous la domination de la Prusse. (C'est la conception de W. Kula<sup>23</sup> et d'autres). Un livre de valeur, plein d'une riche documentation, écrit par M. Wolański, a analysé dernièrement ces liens économiques, en soulignant le rôle joué par Wrocław, dans le cadre du XVII<sup>e</sup> siècle<sup>24</sup>.

Nous avons donc une union de deux états composés de grands espaces géographiques, puisque la Pologne d'alors venait au troisième rang en Europe après la Russie et l'Autriche sous le rapport de l'étendue, mais ces deux États sont loin d'avoir une homogénéité intérieure assurée. Ceci posé, il est évident que la résurrection des pouvoirs de l'État sur ces territoires — du moins tels qu'ils existaient au temps de l'union de la Pologne et de la Lithuanie au XVI<sup>e</sup> siècle — devenait une entreprise extrêmement ardue. Une telle entreprise aurait été, face au développement et aux appétits des puissances limitrophes, une véritable révolution, surtout si l'on songe à la situation internationale telle qu'elle se présentait au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Gardons-nous cependant des conclusions trop hâtives qu'on peut tirer des facteurs géographiques et de leurs corollaires, du tableau que présente ce «morceau d'une plaine immense [...] sans frontières naturelles». Car des données justes et patentes du possible nous risquons de nous aventurer dans le domaine d'un déterminisme géo-historique unilatéral. Citons Vidal de la Blache, L. Febvre, F. Braudel: «Le milieu géographique ne contraint pas les hommes sans rémission puisque précisément, toute une part de leurs efforts [...] a consisté pour eux à se dégager des prises contraignantes de la nature»<sup>25</sup>.

<sup>23</sup> Cf. le compte rendu des recherches et des débats: W. Kula, *L'histoire économique de la Pologne du dix-huitième siècle*, «Acta Poloniae Historica», vol. IV, 1961, p. 133 et suiv.

<sup>24</sup> M. Wolański, *Związki handlowe Śląska z Rzeczpospolitą w XVII wieku. Ze szczególnym uwzględnieniem Wrocławia* [Les liens économiques de la Silésie avec l'ancienne Pologne au dix-septième siècle et, en particulier, le rôle joué par la ville de Wrocław], Wrocław 1961.

<sup>25</sup> Cette question a été magistralement posée par Ch. Higounet dans *Histoire et ses méthodes* o. c. s. p. 71.

Recherchons seulement la part du milieu, son rôle comme facteur d'interprétation.

Ce que je viens de dire est également valable, me semble-t-il, pour une affirmation, qui remonte encore au XVIII<sup>e</sup> siècle et qui a été souvent reprise par les historiens polonais et étrangers, et suivant laquelle la décadence et la chute de la Pologne étaient dues en grande partie au fait que sa population se composait de plusieurs nationalités différentes. L'expression de cette diversité ethnique se retrouvait alors principalement dans les différences confessionnelles. La carte des religions recouvrait presque exactement celle des groupes ethniques correspondants. La population de souche polonaise constituait à peu près 50% de la totalité des habitants de la Pologne et de la Lithuanie avant le premier partage. Après 1772, ce pourcentage diminua encore sensiblement. Il est entendu que la présence de plusieurs nationalités au sein d'un même État est une source de faiblesse. Mais cette faiblesse n'engendre pas forcément la décadence et la ruine. La pluralité des peuples et des religions était également un trait caractéristique de la monarchie des Habsbourgs et cela à un degré beaucoup plus notable qu'en Pologne. L'empire russe était également plurinational; il est vrai que dans ce dernier cas cette pluralité était compensée par la religion orthodoxe, garant de l'unité politique puisque intimement liée à l'appareil du gouvernement. Finalement, la Prusse elle-même, si l'on songe aux annexions antérieures de la Prusse orientale, — surtout en ce qui concerne sa partie méridionale, et plus tard, de la Poméranie occidentale (1720) et de la Silésie (1740), nous apparaît également comme un pays à deux nationalités au moins et deux religions.

Il est vrai que les territoires de l'Ukraine avaient été dès le XVII<sup>e</sup> siècle le théâtre de jacqueries et d'insurrections dirigées contre la noblesse polonaise ou polonisée. Les éléments religieux et nationaux y ont joué un rôle notable. Mais ce n'est qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle que les puissances limitrophes se sont ingéniées à irriter ces antagonismes et le refus des droits politiques aux non-catholiques devint pour nos puissants voisins un prétexte facile pour s'immiscer dans les affaires intérieures de la République et compromettre les Polonais aux yeux des autres pays de l'Europe. Nous n'avons aucun motif pour passer sous silence le fait que les belles traditions polonaises de tolérance en matière de religion du XVI<sup>e</sup> siècle s'étaient bien affaiblies. Toute l'Europe d'alors était en proie à de pareilles manifestations d'intolérance avant la grande vague voltairienne de mobilisation générale contre le fanatisme confessionnel quel qu'il fût. D'ailleurs, la preuve que ce facteur n'a pu être décisif à l'époque des partages nous est fournie par l'attitude des populations dans les provinces annexées par la Prusse. C'est ainsi que les villes de la Poméranie Gdańsk et Toruń s'étaient efforcées après le premier partage de rester rattachées à la Pologne et pourtant la riche bourgeoisie de ces villes (de Gdańsk surtout) était allemande. Cette dernière ville continua ses démarches jusqu'en 1815 lorsqu'elle demandait de lui laisser le statut de «ville libre» octroyé par Napoléon afin de pouvoir établir des liens

plus étroits avec tous les territoires de la Pologne. Entre autres, ces efforts furent appuyés par W. H. D. Keidl, représentant de la ville de Gdańsk à Paris <sup>26</sup>.

Le premier partage affaiblit dangereusement les proportions entre la population polonaise et les autres nationalités habitant sur nos territoires. Le corps même de la Pologne ramassé autour de son artère principale, la Vistule, avait été mutilé au nord et au sud. Dès 1772 les terres ethniques polonaises étaient réduites à un corridor encastré entre les possessions prussiennes et autrichiennes alors qu'à l'est les larges espaces des terres lithuaniennes, biélorussiennes et ukrainiennes n'avaient pas été sérieusement entamés. C'est donc un fait que le premier et ensuite le second partage ont brutalement enlevé à la Pologne ses territoires, non seulement les plus peuplés, non seulement les plus développés, mais encore habités essentiellement par des Polonais. Et c'est ce fait-là qui a constitué une véritable catastrophe.

\*

Un autre facteur, souvent mis en avant par beaucoup d'historiens comme ayant influé considérablement sur la décadence et la chute de l'ancienne Pologne, ce furent nos institutions. Notons tout de suite que les institutions de notre démocratie nobiliaire du XVII<sup>e</sup> et de la première moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que leurs réformes vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ne peuvent être traitées sans faire état de toute la structure sociale du pays. Il ne suffit pas, non plus, de constater que la source principale de la faiblesse des institutions polonaises résidait dans l'antinomie fondamentale entre les droits royaux et les tendances de la noblesse, c'est-à-dire des propriétaires terriens liés par une foule d'intérêts communs. C'est ainsi du moins que voyait les choses Mably dans son traité *Du gouvernement et des lois de Pologne*. La Pologne n'était pas entrée dans la voie de l'absolutisme royal, bien que — comme en témoignent des recherches récentes — nos rois et leurs conseillers avaient manifesté, à maintes reprises, des tendances vers ce qu'on a voulu appeler chez nous, quand il s'agit du XV<sup>e</sup> siècle, le «proto-absolutisme» <sup>27</sup> ou «absolutisme de la Renaissance» dans la famille des Jagellons au XVI<sup>e</sup> siècle, préconisant dans ce cas particulier l'alliance du roi avec la majorité des députés de la Diète <sup>28</sup>.

L'évolution de la Pologne n'avait cependant pas suivi les règles générales des autres pays de l'Europe. En y faisant allusion, Claude Backvis, connaisseur

<sup>26</sup> J. A. Wilder, *Stosunek Gdańszczan do Prus w przeddzień Kongresu Wiedeńskiego* [L'attitude des Dantzigois envers la Prusse à la veille du Congrès de Vienne], «Przegląd Zachodni», 1954, n° 3, p. 501.

<sup>27</sup> K. Górski, *Rządy Kazimierza Jagiellończyka w Koronie* [Le règne du Casimir Jagellon en Pologne], «Kwartalnik Historyczny», 1959, n° 3.

<sup>28</sup> K. Grzybowski, *Teoria reprezentacji w Polsce epoki Odrodzenia* [La théorie de la représentation parlementaire en Pologne à l'époque de la Renaissance], Warszawa 1959. Beaucoup d'opinions et de problèmes sont discutables. Voir ma critique de cet ouvrage dans «Acta Poloniae Historica», vol. V, 1962.

éminent de la littérature politique polonaise de la Renaissance, écrivait: «La République polonaise [...] avait réussi dès le début d'empêcher le développement du terme correspondant au mot *État*, *lo Stato*, *the State*, *der Staat*»<sup>29</sup>.

Ce reproche paraît exagéré car, comme on le sait, les dénominatifs cités ne sont pas nés en Occident d'un seul coup et leur usage n'en est venu que peu à peu. A l'appellation de *Rzeczpospolita* utilisée en Pologne, correspondait très précisément celle de «République» employée par Bodin. Ce n'est qu'après un certain temps que ce terme prit un sens institutionnel qui l'identifiait avec la démocratie nobiliaire. En conséquence, nous verrons en Pologne du XVII<sup>e</sup> siècle une faiblesse curieuse des pouvoirs de l'État, accompagnée d'un essor extraordinaire des libertés politiques. Il est juste, également, de souligner certaines différences dans la terminologie polonaise et russe passablement significatives. Ainsi, le mot polonais *państwo* (État) et le mot russe *gosudarstvo* signifiaient d'abord, l'un et l'autre, une propriété terrienne et, par extension, le pouvoir sur un certain espace territorial. Mais, au XVII<sup>e</sup> siècle, le mot polonais *państwo* est déjà employé couramment pour désigner les grands domaines des magnats, alors qu'en Russie le terme de *gosudar* et *gosudarstvo* n'étaient employés uniquement que pour désigner le tsar et son État<sup>30</sup>. L'expression «État polonais» n'acquiert son sens moderne qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

En considérant les institutions polonaises du XVI<sup>e</sup> jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, il faut, de prime abord, faire les deux réserves suivantes. D'abord, la Pologne, malgré des différences et des diversités qu'on ne saurait négliger, était encore au XVI<sup>e</sup> siècle un État «normal», assez semblable aux autres. L'«anormalité», ce «gouvernement monstrueux» au dire de Mably, n'apparaît que vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle et au siècle suivant. D'autre part, il s'agit d'expliquer l'absence de l'absolutisme royal et de répondre à la question capitale: pourquoi les lois et les institutions polonaises, qui n'étaient nullement vicieuses par principe dans leur conception première, ont-elles pu, au cours du XVII<sup>e</sup> siècle, dégénérer et faire l'objet d'abus à l'époque de l'oligarchie des grands seigneurs, des magnats polonais?

En abordant les questions sociales on s'étend habituellement sur la situation des paysans. Là encore — quoique le problème est évidemment d'une grande importance — nous sommes victimes des traditions léguées par la littérature et les écrits politiques du XVIII<sup>e</sup> siècle. On peut affirmer qu'il n'existe pas un seul écrivain de l'époque qui, amené à s'occuper de la Pologne, ait manqué de décrire l'économie arriérée de notre pays, les résultats négatifs de son économie et du système du servage alors en vigueur. Il suffit de rappeler ici à titre d'exem-

<sup>29</sup> Cl. Backvis, *Les thèmes majeures de la pensée politique polonaise au XVI<sup>e</sup> siècle*, «L'Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves», vol. XIV, 1954—1957, Bruxelles 1957, p. 316.

<sup>30</sup> J. Matuszewski, *O państwie i Państwie [Sur l'état et l'État]*, «Czasopismo Prawno-Historyczne», vol. II, 1958.

ple l'article: *Pologne* dans la *Grande Encyclopédie* qui, étant donné son caractère et son importance, me semble suffisamment représentative. L'article en question est également intéressant du point de vue de son origine. Il a été publié par le chevalier de Jaucourt et rapporte mot à mot des extraits du livre de l'abbé Gabriel Coyer intitulé *Histoire de Jean Sobieski* (1761). La description de la Pologne y est vivante et pittoresque. Parmi tout ce qui a été publié en France sur ce sujet au XVIII<sup>e</sup> siècle, le livre de l'abbé Coyer est, peut-être, le plus intéressant. L'auteur a été fortement influencé par la cour de Nancy de Stanislas Leszczyński. Il est donc certain que l'abbé Coyer était allé chercher ses renseignements et son inspiration auprès du roi et de ses conseillers.

«La nature a mis dans cet État tout ce qu'il faut à vivre [...] L'Europe n'a point de peuple plus pauvre [...] La terre et l'eau, tout y appelle un grand commerce, et le commerce ne s'y montre pas [...] Cet État, plus grand que la France, laisse la quatrième partie de ses terres en friche [...] Le comble de l'esclavage et l'excès de la liberté semblent disputer à qui détruira la Pologne [...] Le corps de la nation est dans la servitude [...]»<sup>31</sup>.

Les étrangers qui avaient l'occasion de visiter la Pologne en remportaient pour la plupart d'assez mauvaises impressions. A propos de la situation des paysans-serfs, c'est aussi un de nos philosophes et écrivains, Stanisław Staszic, qui s'écriait à l'époque: «Le servage a fait plus de mal à la Pologne que tous ses ennemis pris ensemble!».

Mais en réalité, ce n'est pas uniquement la condition des paysans et des habitants des villes qu'il nous faut prendre en considération, en faisant, d'ailleurs, la part des différences existant selon les régions (en général cette condition empirait à mesure qu'on se dirigeait d'ouest vers l'est). En outre, au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle, ces conditions ont assez sensiblement évolué. Les recherches faites récemment démontrent un accroissement de l'activité économique à cette époque et cela dans diverses provinces de la Pologne. Cette activité avait embrasé également une partie de la paysannerie principalement dans les terres du nord-ouest. Ce n'est pas le système de servage par lui-même, mais plus généralement la structure du pays, bien différente encore de ce qu'elle était en Russie, en Autriche et en Prusse, qui a influé si désastreusement sur le sort de notre pays.

Il semble, aujourd'hui, que le grand responsable de cet état de choses ait été la noblesse dont les privilèges exorbitants avaient permis l'assujétissement de la bourgeoisie des villes, qui avaient eu en Pologne trois siècles de splendeur (jusque vers 1620). La noblesse avait su, au cours du XVI<sup>e</sup> siècle, accaparer la quasi-totalité du commerce du blé, des produits d'élevage et du bois, commerce, qui se réduisait, d'ailleurs, à la livraison de ces marchandises à Gdańsk surtout, ainsi qu'à Königsberg et Wrocław, ces villes jouant le rôle d'intermédiaires

<sup>31</sup> B. Leśnodorski, *Les facteurs intellectuels de la formation de la société polonaise moderne du Siècle des Lumières*, dans: *La Pologne au X<sup>e</sup> Congrès International des Sciences Historiques à Rome*, Warszawa 1955.

bien rémunérés. La noblesse avait également le monopole du commerce extérieur et celui d'importer les articles industriels sans frais de douane.

Toujours est-il que dès le dix-septième siècle on observe, en Pologne, des signes de stagnation économique et même de récession, ainsi qu'une diminution notable de sa population.

Ces phénomènes complexes ont été déjà étudiés plus spécialement par ceux qui se sont occupés de la population de la Pologne et des facteurs de son accroissement ou de sa récession depuis le X<sup>e</sup> jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle. Après la dernière guerre, S. Hoszowski et E. Vielrose n'ont pas seulement fait une mise au point; ils ont également tracé des perspectives des recherches ultérieures qui s'imposent dans ce domaine <sup>32</sup>. Les études démographiques consacrées à des provinces entières pour certaines périodes chronologiques et des recherches beaucoup plus précises relatives à quelques régions (sur la base des registres des paroisses), ont démontré que du XIV<sup>e</sup> jusqu'à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, la cadence de l'accroissement de la population en Pologne augmentait rapidement. Elle s'était surtout fait sentir dans le bassin de la Vistule, grâce à la colonisation, au développement de l'agriculture, à l'activité et à la prospérité des villes, ainsi qu'au relèvement du niveau de vie de l'ensemble de la population. La densité de la population par kilomètre carré était passée de 5,7 à 14,6. La cadence de l'accroissement était deux fois et demi plus rapide qu'en Allemagne. Cette natalité dynamique répondait alors pleinement à une expansion économique assez importante. Mais cette situation changea du tout au tout vers le milieu du XVII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire au moment où l'Europe occidentale, malgré différentes crises, voyait sa population augmenter très rapidement — conséquence d'une exploitation plus intensive des terres, du développement du commerce et de l'industrie, ainsi que de leur corollaire le plus marquant: l'essor des villes. A cette époque, la Pologne traverse au contraire une longue crise structurale de dépression économique qui dura jusqu'aux années trente du XVIII<sup>e</sup> siècle (et se fit sentir le plus douloureusement entre 1710 et 1720). Elle s'accompagne d'une détérioration sensible de la condition des paysans et d'une baisse importante de la natalité. Ce n'est que dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'on peut observer un relèvement spectaculaire de la natalité, qui portait la densité de la population polonaise à quelque chose comme 24 habitants par kilomètre carré pour la Pologne occidentale et méridionale et à 19,4 pour la Masovie.

\*

C'est Jan Rutkowski qui, le premier, avait mis en lumière, avec sa compétence coutumière, le dualisme économique entre l'Europe occidentale et orientale.

<sup>32</sup> S. Hoszowski, *Dynamika rozwoju zaludnienia Polski w epoce feudalnej (X—XVIII w.)* [*Dynamique du développement de la population polonaise à l'époque féodale (X<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> s.)*], «Roczniki Dziejów Społecznych i Gospodarczych», vol. XIII, 1951, p. 137 et suiv.

Tout dernièrement, Marian Małowist a publié une série d'études fortement documentées sur le commerce de la Baltique, auquel participaient en dehors des pays de la côte balte, également l'Angleterre, la France et les Pays-Bas. Il s'est occupé ensuite de la division de l'Europe économique et de ses conséquences. Or, cette division ne joue pas seulement dans le sens est—ouest. M. Małowist a souligné les différences frappantes entre le développement de certains pays du nord—ouest européen et la stagnation de l'Europe orientale et méridionale. Nous nous rendons mieux compte, à présent, que l'enrichissement de quelques grandes puissances du nord et de l'ouest de l'Europe s'était effectué aux dépens des nations économiquement plus faibles et socialement arriérées, telles que la Pologne, l'Espagne, le Portugal et partiellement l'Italie. Pour les Hollandais, par exemple, le commerce de la Baltique constituait la source principale de richesse et les denrées importées du bassin de la Baltique étaient un élément capital du commerce des Pays-Bas, ce qui, étant donné la structure économique et sociale du pays, aidait puissamment au développement du capitalisme. En revanche, ce commerce contribuait fortement au développement en Pologne d'une économie basée sur le servage et a porté un coup fatal à la production artisanale qui s'était avérée incapable de résister à la concurrence étrangère. Les Hollandais ont également exercé une influence importante sur l'économie de l'Espagne et du Portugal <sup>33</sup>.

Les activités hollandaises ou anglaises eurent pour résultat de freiner le renouveau économique qui se profilait dans toutes les parties de l'Europe, surtout dans le domaine de la production industrielle. Cette situation engendra, en Pologne et en Lithuanie, un développement unilatéral de l'agriculture qui transforma ces pays en une base de matières premières pour les pays occidentaux. Nous pouvons observer ce phénomène d'une façon très claire à la lumière des facteurs favorisant aussi l'économie du pays tourné vers la production agricole. Mais la noblesse polonaise ne sut même pas tirer de plus grandes ressources de cette monoculture. Elle s'était réfugiée dans un particularisme obtus. Son attitude peut se résumer par cette phrase d'un discours anonyme qui a fait fortune au début du XVII<sup>e</sup> siècle: «Car les Hollandais et autres marchands ont besoin de nous et ce n'est pas à nous, mais à eux de venir et se déranger à chercher ici leur pain, et ils y viendraient même si le Turc nous avait asservis [...]» <sup>34</sup>

Gardons-nous, cependant, de vouloir traiter toutes ces questions et les conséquences des structures économiques dans les différents pays en suivant mécaniquement le modèle traditionnel: Europe occidentale et Europe de l'est tout court. Ainsi, deux pays de l'est européen, la Pologne et la Russie, présentent des différences fondamentales. Les conditions des paysans étaient assez semblables et l'oppression des paysans russes au XVIII<sup>e</sup> siècle, encore accrue sous

<sup>33</sup> Cf. la note du renvoi 14.

<sup>34</sup> *Pisma polityczne z okresu rokoshu Zebrzydowskiego* [Les écrits politiques au temps de la révolte de Zebrzydowski], édité par J. Czubek, Kraków 1906, p. 404.



Catherine II, avait également compromis le développement d'un marché intérieur. Des divergeances beaucoup plus importantes se dessinèrent entre la Russie d'une part et la Pologne et la Lithuanie d'autre part. La Russie avait développé son commerce extérieur, grâce à l'expansion vers la Sibérie et à la colonisation intérieure qui renforça aussi le commerce intérieur de l'Empire. Elle dépassait la Pologne dans l'accumulation capitaliste et surtout dans la création et l'essor de certaines branches de l'industrie (telle que la métallurgie de l'Oural) et le développement des villes qui n'avait pas été freiné comme en Pologne.

Cependant, les différences peut-être les plus essentielles se manifestent dans la situation de la classe dirigeante: de la noblesse polonaise et de la noblesse russe. La première, du moins la partie qui possédait des terres, était beaucoup plus forte, disposant très tôt de biens fonciers avec des droits de propriété pratiquement illimités. En Russie, la classe correspondante se composait de soldats ou de courtisans et dont les droits et les privilèges étaient bien différents. La noblesse russe n'avait pas la jouissance des *votschines* (*votčîn*) ou propriétés terriennes, comme c'était le cas des boyards, et ne disposait que des *pomesti* ou bénéfices qui lui avaient été octroyés par les tsars.

Certains rois de Pologne avaient essayé de s'attacher la noblesse moyenne pour faire échec aux magnats. Des tentatives de ce genre avaient été amorcées au XV<sup>e</sup> siècle par Casimir Jagellon et son fils Jean Olbracht et, plus tard, dans la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, par le dernier et le plus brillant des Jagellons — Sigismond-Auguste. Ce qui en Pologne n'avait été que vaines tentatives, était devenu en Russie un fait dont les conséquences furent proprement formidables. Ivan III, Vassili III, mais surtout Ivan IV, le Terrible, avaient réussi, dès le XVI<sup>e</sup> siècle, à mater les grands seigneurs et à écraser définitivement les boyards. La route était désormais libre pour l'absolutisme de Pierre le Grand et de Catherine II.

En Pologne, la monoculture acceptée avec empressement par la plupart des magnats et de la noblesse moyenne, jalouse de son indépendance à l'égard de la royauté, était devenue un élément décisif de la mentalité nobiliaire. Cette mentalité, cette culture comprise comme un ensemble de conditions économiques, de valeurs intellectuelles, de coutumes et d'activités politiques, aboutit d'abord à ce qu'on a appelé la démocratie nobiliaire. Malheureusement, après quelques succès initiaux de la noblesse terrienne dans sa lutte contre les grands seigneurs avec l'appui du roi Sigismond-Auguste, cette même démocratie nobiliaire favorisa l'ascension de l'aristocratie et des magnats. Signalons à ce propos un livre de valeur écrit par A. Wyczański et son article dans le vol. 4 des «Acta Poloniae Historica»<sup>35</sup>, ainsi que l'excellent article, peut-être plus juste encore,

<sup>35</sup> A. Wyczański, *Studia nad folwarkiem szlacheckim w Polsce w latach 1500—1580* [Études sur la grande propriété nobiliaire en Pologne au cours des années 1500—1580], Warszawa 1960; du même auteur, *Tentative Estimate of Polish Rye Trade in the Sixteenth Century*, «Acta Poloniae Historica», vol. IV, 1961, p. 119.

de A. Mączak<sup>36</sup>. Ils traitent du développement des propriétés terriennes des nobles polonais au XVI<sup>e</sup> siècle. On voit qu'en réalité les deux facteurs présidaient à l'enrichissement et la position privilégiée du grand propriétaire: le travail des serfs qui rendait la production encore meilleur marché et assurait des gains plus élevés et, en second lieu, le flottage des produits agricoles et forestiers assuré par le grand propriétaire lui-même. Le même phénomène fut présenté par un autre auteur, J. Burszta, quand il s'agissait des domaines des Czartoryski<sup>37</sup>, au XVIII<sup>e</sup> siècle.

Le système agricole en vigueur et le déclin des villes entraînait l'abaissement du niveau des techniques rurales et de l'agriculture. Il s'en suivit une baisse de la productivité et du volume général de la production. Les guerres malheureuses du XVII<sup>e</sup> et du XVIII<sup>e</sup> siècle, ainsi que les autres catastrophes contribuèrent à rendre effroyable une situation — qui était déjà désespérée. Il suffit de mentionner, comme symbole du désastre, que le chiffre de la population était inférieur d'un tiers environ à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle à ce qu'il était dans sa première moitié.

Le retard économique et social du pays entravait l'oeuvre de reconstruction après les guerres. Et, bien entendu, les magnats possédant de grandes propriétés souffrirent beaucoup moins de toutes ces catastrophes que la moyenne noblesse de campagne.

A côté de ces éléments, il faut en citer d'autres d'un ordre plus général. Dans la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle la situation sur le marché européen du blé s'avérait défavorable aux exportations polonaises. En effet, la France et l'Angleterre, en améliorant leur agriculture et en intensifiant la production agricole, étaient arrivées à pouvoir couvrir leurs besoins avec leurs propres ressources en céréales, sauf évidemment des cas exceptionnels de guerre et de disette. Ce qui affectait encore plus gravement la Pologne, c'est que toute l'importance du commerce de la Baltique n'avait pas suffi à empêcher que le gros du commerce ne se transportât de plus en plus vers l'Atlantique. Ainsi, l'exportation du blé par la ville de Gdańsk, qui se chiffrait au XVI<sup>e</sup> siècle par 100 000 lasts par an, était tombé au XVII<sup>e</sup> à 30 000 et n'atteignait que péniblement 10 000 seulement dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle. De plus, la grande voie commerciale est-ouest, qui passait par la Pologne méridionale, ne pouvait être pleinement utilisée à cause des guerres entre la Turquie et la Pologne et des désordres prolongés sur les confins orientaux de notre pays. Pierre le Grand avait eu soin

<sup>36</sup> A. Mączak, critique de l'essai de A. Wyczański, *Studia nad folwarkiem...* [Études sur la grande propriété nobiliaire en Pologne], «Acta Poloniae Historica», vol. VII, 1962. Cf. les thèses récentes: W. Kula, *Teoria ekonomiczna ustroju feudalnego. Próba modelu* [La théorie du système féodal. Essais d'un modèle], Warszawa 1962.

<sup>37</sup> J. Burszta, *Handel magnacki i kupiecki między Sieniawą a Gdańskiem od końca XVII do połowy XVIII wieku* [Le commerce fait par les grands seigneurs et les marchands entre Sieniawa et Gdańsk de la fin du XVII<sup>e</sup> jusqu'à la moitié du XVIII<sup>e</sup> s.], «Roczniki Dziejów Społecznych i Gospodarczych», 1954, p. 174.

de faire diriger le commerce de l'Ukraine vers Saint-Pétersbourg. N'oublions pas, en fin de compte, que l'économie polonaise s'était trouvée affaiblie encore par l'implantation de la Prusse en Poméranie occidentale (Szczecin et l'embouchure de l'Odra avaient été occupés en 1720) et en Silésie à partir de 1740. On exportait de moins en moins, alors que l'importation des articles industriels — en particulier des articles de luxe — augmentait dangereusement, d'où une balance des paiements et une balance commerciale fortement déséquilibrées.

L'agriculture en tant qu'activité économique presque unique de la noblesse, avait servi de base à la formation d'un modèle caractéristique de mentalité et de style de vie. L'idéal du gentilhomme campagnard avait trouvé son expression dans une acceptation très large de la contre-réforme et du style baroque qui ne s'étendait pas seulement à l'architecture, les beaux-arts, les belles-lettres. Cette mentalité se rattache au courant qui avait, encore au XVI<sup>e</sup> siècle, cherché l'origine mythique des Polonais dans une Sarmatie légendaire et a reçu, pour cela, le nom de «sarmatisme». De là venaient des tendances à incorporer dans l'État polonais toute cette Sarmatie légendaire, et du moins sa partie occidentale, située entre la Vistule et le Dniéper et la Dvina. Sur le tombeau de Sigismond-Auguste dans la célèbre Chapelle des rois Sigismond le Vieux et de son fils, se trouve l'inscription: *Rex Poloniae, magnus dux Lithuaniae et totius Sarmatiae* [...] <sup>38</sup>

Les dernières recherches et études relatives à cette époque ont mis en lumière certains éléments qui permettent de croire à des tentatives de ressusciter la vie intellectuelle en Pologne après les guerres dévastatrices du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle. Malheureusement, de nouvelles guerres, invasions et occupations du pays, au début du XVIII<sup>e</sup> siècle interdirent à ces tentatives de se développer. Les recherches récentes de S. Herbst et des autres historiens de la culture du XVII<sup>e</sup> siècle, époque colorée et pittoresque malgré des apparences d'uniformité, démontrent l'existence de plusieurs courants idéologiques et culturels bien distincts <sup>39</sup>. D'une façon générale, nous devons pourtant juger assez sévèrement l'époque vraiment triste et sordide de la fin du XVII<sup>e</sup> siècle et des premières dizaines du XVIII<sup>e</sup>, qui rompit pour un certain temps la synchronisation de l'histoire de la Pologne avec celle de l'Europe. Il suffit, à cet égard, d'indiquer le bilan désastreux de l'armée et des finances publiques au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est-à-dire de deux institutions qui étaient les fondements de la puissance d'un État moderne au temps de l'absolutisme éclairé. Et que dire de l'état pitoyable de l'enseignement! Mais c'est la vie politique qui avait été le plus sérieusement touchée, aussi bien à l'intérieur du pays, que dans ses relations extérieures.

Déjà au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, à partir de la guerre russo-suédoise, la Pologne avait cessé d'être un État souverain. Pour la première fois, en 1704, les

<sup>38</sup> T. Mańkowski, *Genealogia sarmatyzmu* [Généalogie du sarmatisme], Warszawa 1946.

<sup>39</sup> S. Herbst, *Charakter i przemiany kultury XVII wieku* [Le caractère et les transformations de la culture du XVII<sup>e</sup> siècle], «Biuletyn Historii Sztuki», vol. XX, 1958, n° 1, rés. français.

Suédois, agissant non plus seulement par intrigues, menaces ou corruption, mais par la force brutale de leurs armées, déposent un roi et en font élire un autre. La moralité politique était tombée très bas. L'aide-chancelier du Grand Duché de Lithuanie, Casimir Czaratoryski, disait en toute candeur: «Qui donc serait si sot pour ruiner son bien et se trouver acculé à la mendicité, alors qu'il est facile de passer au camp du roi de Suède afin de sauver sa personne et son bien [...]»<sup>40</sup>

En même temps, pour la première fois, le tsar russe s'interpose en tant que défenseur des libertés nobiliaires en Pologne et protecteur des magnats.

L'existence de la Pologne était dès lors compromise. Même les interventions d'un pouvoir patiemment reconstruit, au cours de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, même une augmentation de la natalité, un accroissement de la production, le redressement de certaines villes, un essor nouveau et admirable de la civilisation, ne pouvaient plus sauver le pays en tant qu'État indépendant.

Ainsi, qu'il ressort de toutes ces considérations, il n'y avait donc pas de cause unique qui eut entraîné la décadence du pays et favorisé les trois démembrements de la Pologne. Ce qui ne veut pas dire que tous les facteurs qui y ont contribué puissent être mis sur pied d'égalité. Il semble que la triste priorité appartient ici aux facteurs économiques et à la structure sociale qui en fut le corollaire. De même, entre les causes intérieures et extérieures, ce sont les premières — conditionnées, bien entendu, par l'équilibre général en présence et les divisions existantes en Europe — qui ont eu une influence plus déterminante, sinon plus directe.

\*

La situation géo-historique, la division de l'Europe, une structure économique et sociale vicieuse, une culture nobiliaire qui avait trop longtemps dominé la pensée polonaise et forgé une mentalité et un comportement désastreux de la majeure partie de la noblesse, les abus enfin et la dégénérescence des institutions — tous ces éléments ont créé des conditions favorables à l'agression des trois puissances partageantes.

Les trois puissances ont pu s'attaquer à la Pologne après une longue période de transformations intérieures qui ont abouti à l'affermissement de leur économie et du système de gouvernement appelé absolutisme éclairé, si loué par certains historiens européens. C'est ainsi que la Russie jouissait dès le règne de Pierre le Grand, et surtout sous Catherine II, de conditions favorables à un développement général. Et bien, cet essor de la Russie n'est pas seulement l'affaire personnelle de monarques comme Catherine II, encensée par les philosophes de l'époque comme la «Sémiramis du Nord», «la Minerve russe» et aussi «la plus russe — quoique Allemande — de toutes les impératrices russes». De même, la rapide

<sup>40</sup> D'après *Historia Polski* [Histoire de la Pologne], vol. I, 2<sup>e</sup> partie, Warszawa 1958, p. 718.

ascension de la Prusse date du règne de Frédéric II, bien que tout n'ait pas été l'oeuvre de ce monarque diabolique. Le Roi-Sergeant avait bien préparé le terrain, et surtout l'armée, l'administration royale était efficace, mais, bien entendu, l'accès de la Prusse au rang de grande puissance européenne était dû surtout à l'accroissement de sa population — fruit de sa politique d'annexions et de conquêtes. Cette population était passée notamment de 2 400 000 en 1720 à environ 6 millions en 1786. Les écrivains et les philosophes avaient beau se moquer de la culture, des moeurs ou de la politique des Prussiens, les accuser de «pourriture avant maturité», suivant l'expression de Mirabeau, — le développement dynamique de la Prusse était un fait et une menace pour la Pologne et pour l'Europe toute entière. L'Autriche traversait aussi du temps de Marie-Thérèse et de Joseph II, donc après 1740, une période d'accroissement de ses forces intérieures.

Comparons les effectifs des forces armées de la Russie, qui disposait en outre d'une base solide pour une industrie de guerre, de la Prusse et de la Pologne. Alors que les deux premiers pays pouvaient mettre en ligne respectivement 300 et 200 mille soldats, la Pologne et le Grand Duché de Lithuanie ne pouvaient y opposer vers la même époque, c'est-à-dire vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, que le chiffre ridicule de 12 à 16 mille hommes. Après 1764, cette armée fut augmentée et mieux équipée. Vers 1789, au temps des réformes, on projetait une force armée de 100 000 hommes qui pratiquement ne devait jamais dépasser 65 000. En 1792, pendant la guerre avec la Russie, quelque 37 000 hommes seulement purent se battre. Encore la proportion des effectifs entre la cavalerie nobiliaire et l'infanterie était-elle désavantageuse et l'artillerie, quoique renouvelée, était nettement insuffisante. La comparaison des ressources de l'État dans le domaine économique et fiscal est tout aussi surprenante. Ainsi, par exemple, lorsqu'on analyse le montant de l'impôt perçu sur les revenus d'un grand propriétaire foncier du XVIII<sup>e</sup> siècle, dont les biens étaient passés sous la juridiction de l'Autriche après le premier partage (1772), on s'aperçoit que cet impôt avait augmenté en Galicie 85 fois. Ce qui veut dire que les impôts payés par cette grande propriété au trésor polonais étaient infimes sans compter que le propriétaire s'arrangeait pour s'en décharger sur ses paysans et ses tenanciers <sup>41</sup>.

En fin de compte c'est la Prusse qui, la première, s'était efforcée de procéder à l'annexion de provinces entières de l'ancienne République, tout en étouffant la Pologne économiquement afin de pouvoir assurer sa propre reconstruction après les guerres du début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le testament de Frédéric II en parle cyniquement et sans détours. Après avoir pris la Silésie à l'Autriche, Frédéric tenait à s'emparer de l'embouchure de la Vistule et de la ville de Gdańsk.

---

<sup>41</sup> I. Rychlikowa, *Klucz wielkopoleński Wodzickich w drugiej połowie XVIII wieku* [Le domaine Poręba Wielka de Wodzicki dans la deuxième moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle], Wrocław 1960, p. 175.

D'après le roi de Prusse, il fallait manger cette province comme un artichaut, une feuille après l'autre, là arracher une ville, plus tard un département, jusqu'à ce que l'ensemble fut digéré<sup>42</sup>.

En ce qui concerne la Russie, deux tendances s'affrontaient. La première avait pour but d'établir un protectorat sur l'ensemble de la Pologne et en faire un pays vassal. La seconde qui préconisait le démembrement, devait, en outre, assurer des profits substantiels et personnels au groupe des courtisans et de ministres au pouvoir à la cour de St. Pétersbourg. Les partisans de la première solution remplaçaient leurs plans aussi dans le vaste cadre de ce qu'ils appelaient «l'alliance septentrionale» — une alliance de la Russie, de la Prusse, de l'Angleterre et du Danemark avec un protectorat russe solidement établi à Stockholm et à Varsovie. Comme on le sait, c'est la seconde des deux conceptions qui triompha, non sans flottements et hésitations diverses.

N'oublions pas cependant, que l'Autriche s'était emparée en 1759, donc bien avant les partages de notre district de Spisz, situé sur le versant méridional des Carpates, et l'année d'après elle annexait trois starosties polonaises au nord de cette même chaîne de montagnes. Malgré les apparences, le chancelier Kaunitz n'eut garde de négliger aucune possibilité de se tailler la part du lion lors des partages et de participer à une série de marchandages et de propositions de troc et d'échange de territoires avec la Prusse.

Après tout ce que je viens d'écrire, il nous faut réfléchir au paradoxe suivant, qui est d'ailleurs plus apparent que réel: si la Pologne avait surmonté tout une série de guerres, de pillages et d'occupations ennemies de 1700 à 1763 et si elle n'avait pas été démembrée plus tôt, c'est grâce, en premier lieu, à sa faiblesse et son anarchie intérieure, et deuxièmement, grâce au manque de préparation et au désaccord de ses puissants voisins. Un pays comme la Pologne, qui était devenu une zone d'influence des puissances étrangères, n'était pas forcément destiné à périr même dans des conditions que j'ai évoquées tout à l'heure et même à l'époque de ce fameux équilibre dynamique (*Teilungssystem*) si caractéristique pour la politique européenne au XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour cela deux conditions étaient nécessaires: le désaccord et les intérêts opposés des puissances voisines.

Un autre fait est également patent. J'ai brièvement évoqué les tendances polonaises réformatrices qui n'avaient pas suivi les institutions politiques de l'absolutisme éclairé, mais qui s'efforçaient de combler le retard entre la Pologne et les autres état européens, retard dans l'économie, l'administration et la civilisation en général. Or, il est aujourd'hui parfaitement clair que les efforts des Polonais éclairés et les premiers résultats obtenus déterminèrent les trois puissances à agir et à s'entendre entre elles pour démembrer la Pologne. Il est égale-

<sup>42</sup> W. Konopczyński, *Fryderyk Wielki a Polska* [Frédéric le Grand et la Pologne, Poznań 1947; du même auteur, *Pierwszy rozbiór Polski* [Le premier partage de la Pologne], «Sprawozdania PAU», vol. XLVII, 1946; E. Rostworowski, *Na drodze do I rozbioru* [Vers le premier partage], «Roczniki Historyczne», vol. XVII, 1949.

ment évident que trois mouvements d'indépendance polonaise d'une portée sociale et politique chaque fois différente ont eu pour conséquence d'accélérer les partages.<sup>43</sup> Ainsi, la Confédération de Bar en 1768, encore très «vieille Pologne» quant à son idéologie, fut la cause directe ou le prétexte du premier partage. La «révolution parlementaire» en 1791 — l'expression est de Lelewel — déclencha le second, alors que le troisième partage était immédiatement précédé de l'insurrection de 1794, dans laquelle se manifestèrent les premières tendances révolutionnaires polonaises.

Certains historiens polonais et étrangers ont condamné ces vaines illusions polonaises. Mais, logiquement les patriotes polonais étaient en droit d'espérer, alors que d'autres intérêts étaient également en jeu, qu'une intervention diplomatique, sinon militaire, pourrait appuyer leurs activités. On attendait cet appui de la France d'abord, de l'Angleterre et même à un certain moment de la Prusse qui s'était en 1788 brouillée, momentanément, avec la Russie. Un des observateurs les plus avertis des événements de Pologne, l'Anglais William Wraxall, écrivait au début de la période qui nous intéresse: «Il semble que tous les éléments qui unissent une société, qui l'annoblissent et lui assurent la pérennité — aient perdu leur vitalité chez les Polonais»<sup>43</sup>. Et voici que les réformateurs polonais avaient entrepris l'oeuvre de la transformation du pays. Ceux d'entre eux qui ne voulaient pas s'arrêter à moitié chemin avaient entrepris de mener à bien l'oeuvre «d'une création nouvelle ou plutôt répétée du monde polonais», comme le disait Stanisław Konarski, un des plus grands esprits du XVIII<sup>e</sup> siècle. L'oeuvre était grandiose et exigeait un labeur patient et un effort de tous les instants aussi bien à l'intérieur que contre les envahisseurs. Il fallait aux réformateurs polonais beaucoup de courage, de savoir-faire et de temps. Parmi eux, certains «réalistes» (le terme est d'ailleurs douteux) comme le dernier roi de Pologne, Stanislas-Auguste Poniatowski, se rendaient compte qu'«une renaissance et la formation d'une nouvelle génération de Polonais exige des lumières et des circonstances favorables». Il était évidemment beaucoup plus facile d'obtenir la première de ces conditions, c'est-à-dire les lumières. Hugo Kołłątaj, écrivain et homme politique, père de nombreuses réformes institutionnelles, avait coutume de dire: «Pourvu que nous ne nous mettions pas à voler avant d'avoir des ailes qui aient suffisamment repoussé [...]»

L'état actuel des recherches est loin d'être complet<sup>44</sup>. C'est pour cette raison

<sup>43</sup> N. W. Wraxall, *Memoirs of the Courts of Berlin, Dresden, Warsaw and Vienna in the years 1777—9*, London 1806, vol. I, II.

<sup>44</sup> Cf. les rapports de W. Kula, *L'histoire économique de la Pologne du XVIII<sup>e</sup> siècle*, et de B. Leśnodorski, *Le Siècle des Lumières en Pologne. L'état des recherches dans le domaine de l'histoire politique, des institutions et des idées*, «Acta Poloniae Historica», vol. IV, 1961, p. 133 et suiv., ainsi que S. Herbst, *L'armée polonaise et l'art militaire au XVIII<sup>e</sup> siècle*, *ibidem* vol. III, p. 33 et suiv. Cf. également *La Pologne de Stanislas-Auguste*, dans: *Utopie et institutions au XVIII<sup>e</sup> siècle. Le pragmatisme des Lumières*. Textes recueillis par P. Francastel, Paris 1963, p. 115

qu'il nous est difficile aujourd'hui de faire le bilan, avec suffisamment d'impartialité, des profits et pertes de toutes les tentatives entreprises, des transformations et des luttes menées pour la liberté. Il est vrai que les possibilités immédiates étaient bien décevantes. Le volume global de la production agricole et industrielle polonaise était encore à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle inférieur d'un tiers à ce qu'il était à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle et cela malgré le redressement et les améliorations apportées dans la seconde moitié de cette période. Mais cependant, même les révoltes quoique malheureuses et se terminant par un désastre, ont eu une signification de longue durée et une importance capitale. A côté des travaux dits «organiques» — j'emploie ici une expression qui est née seulement au XIX<sup>e</sup> siècle — ce sont ces insurrections armées et intellectuelles qui, par leur bouleversement ont mis un terme à la désintégration de la société et de la culture. Ce sont ces tentatives qui ont réussi à renouer les liens coupés entre les groupements les plus éclairés en Pologne et les grands courants d'idées qui parcouraient alors les pays d'Europe et d'Amérique du Nord. Tout en faisant la part des facteurs économiques et de leur rôle dominant, gardons-nous d'oublier que c'est précisément le facteur des mentalités, l'élément de conscience, l'esprit national qui devait prendre une importance capitale, surtout au moment où les territoires polonais furent partagés, c'est-à-dire pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle.

Tous ces mouvements sont intimement liés à l'accroissement de l'activité sociale. Les premiers changements dans les structures sociales ont survécu aux partages malgré les multiples obstacles et difficultés. Le phénomène de destruction des couches sociales féodales s'aggravait. C'est ce phénomène qui a laissé des traces profondes dans la mentalité et la conscience des groupes sociaux issus de cette transformation des classes. C'est ce phénomène qui a ouvert le processus de formation de «la Pologne nouvelle».

*(Traduit par Alexandre Wolowski)*

---

et suiv. et E. Lipiński, *De Copernic à Stanislas Leszczyński*, vol. III: *La pensée économique en Pologne au Siècle des Lumières*, Paris-Varsovie 1962, p. 213 et suiv.